

Habiter le nom propre Entretien avec Claude Arnaud

Marcel Olscamp

Number 215, July–August 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10373ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Olscamp, M. (2007). Habiter le nom propre : entretien avec Claude Arnaud. *Spirale*, (215), 38–40.

Habiter le nom propre

Entretien avec Claude Arnaud

Propos recueillis par MARCEL OLSKAMP

Romancier, essayiste et critique, Claude Arnaud est l'auteur de deux biographies fort remarquées, celles de Chamfort (Laffont, 1988; prix de l'Essai de l'Académie Française, prix Félix Fénéon, prix Paul Léautaud) et de Jean Cocteau (Gallimard, 2003). Il a aussi publié deux romans : *Le caméléon* (Grasset, 1994; prix Médicis) et *Le jeu des quatre coins* (Grasset, 1998). Cet écrivain nourrit depuis longtemps une réflexion approfondie sur les questions identitaires et sur la pratique de la biographie — comme en témoignent, notamment, ses articles sur la question parus dans les revues *Commentaire* et *Le débat*. Dans cet entretien, réalisé à Paris en mars 2007, il traite principalement de son dernier ouvrage, *Qui dit je en nous ?* (Grasset), un important essai sur le thème de l'imposture et de l'identité, qui lui a valu la bourse Cioran.

SPIRALE — Est-ce votre biographie de Jean Cocteau (parue en 2003) qui vous a amené à écrire ce livre sur les imposteurs ou sur les personnes qui changent d'identité ?

CLAUDE ARNAUD — Si Cocteau a été un moment-clé dans mon parcours, cette question a toujours été décisive pour moi. J'ai vraiment commencé à écrire en publiant une biographie de Chamfort, le moraliste du XVIII^e siècle : un « cas » identitaire extraordinaire, puisqu'il abritait un plébéien amer et un aristocrate ironique qui ne cessèrent de s'affronter, de sa naissance bâtarde à son suicide sous la Terreur. Cette guerre intestinale était le vrai ressort dramatique du livre.

Le premier roman que j'ai publié, en 1994, s'intitule *Le caméléon* : le jeune Suisse névrosé qui en est l'anti-héros passe par toutes les couleurs de la subjectivité, alors qu'il effectue la « cure de réalité » prescrite par son médecin, dans l'Albanie stalinienne des années 1970. Je voulais rendre ce moment où tous les choix identitaires restent possibles,

mais où ils se présentent aussi comme imparfaits, inadéquats ou mensongers.

Cocteau a donné à cette interrogation une dimension nouvelle. Constamment en train de se réécrire, de se dissoudre et de se refondre, il changeait de peau aussi souvent que de genre, ou de pratique artistique : il y eut peu de créateurs aussi inventifs et féconds. Cette façon de traverser la vie sans tout à fait savoir qui l'on est m'a semblé profondément humaine. Ce qui fait le génie de Cocteau, par-delà cette errance émouvante, mais aussi angoissante — sa dépendance à autrui était vraiment très grande ! —, c'est qu'il aura eu en même temps la volonté, et la capacité, d'être *tous ceux* qu'il renfermait, potentiellement.

Son personnage a donc constitué une très bonne entrée en matière pour *Qui dit je en nous ?*, l'essai dans lequel j'ai voulu élargir cette réflexion. L'identité est-elle une réalité tangible ou une hallucination ? Un récit, ou un héritage ? Je fais l'hypothèse qu'il s'agit de la petite nouvelle que chacun écrit sur la page blanche qui l'a vu naître. Et j'analyse cette nouvelle, comme une œuvre littéraire, à travers des cas romanesques d'imposteurs, d'écrivains qui se sont multipliés et, plus largement, de *split personalities*.

SPIRALE — Pensez-vous que la biographie conduit nécessairement à l'autobiographie ?

CLAUDE ARNAUD — Il y a deux catégories de biographes. Les uns, qui n'ont de rapports privilégiés ni avec la littérature, ni avec leur propre personne, trouvent dans le fait de raconter la vie d'un personnage célèbre une forme d'excitation qu'on pourrait rapprocher de celle du collectionneur d'autographes. Les autres ont des ambitions plus littéraires et personnelles — je pense ici à Stefan Zweig, à André Maurois ou à Lytton Strachey, comme aujourd'hui à Pietro Citati ou à Emmanuel Carrère. Ces auteurs éprouvent régulièrement le

besoin de prendre un biais, autre que le roman ou l'autobiographie, d'en passer par d'autres personnages pour parler de leur humanité.

Pour vous répondre plus personnellement, les biographies que j'ai déjà écrites étaient toutes deux des formes d'autoportraits indirects : j'aurais beaucoup de mal à écrire la vie d'un écrivain qui ne produirait pas un effet d'écho en moi. J'ai d'ailleurs en tête un récit sur mes années de formation, à l'ombre d'un frère et d'un oncle schizophrène...

SPIRALE — Je pose la question parce que déjà, dans *Qui dit je en nous*, il y a des indications en ce sens.

CLAUDE ARNAUD — Parce que je fais moi-même partie de cette humanité qui se cherche encore et peine à s'attribuer une essence. Je ne suis pas un observateur qui se penche sur le sujet, je suis le sujet. Mais se mettre soi-même en scène, dans un essai traversé de personnages *borderline*, comme Martin Guerre le faux mari ou Wilkomirski le déporté imaginaire, ou des cas littéraires aussi extraordinaires que Pessoa ou Pirandello, est vite problématique : on a l'air de prétendre au même niveau de singularité. Je ne pouvais pas en même temps être absent du livre ; cela lui aurait donné un tour savant, pseudo-scientifique : une autre forme... d'imposture, donc.

SPIRALE — C'est un essai au sens fort du terme et la présence de Montaigne, au début, ne doit pas être innocente.

CLAUDE ARNAUD — Montaigne a « baptisé » le genre, en effet. Il a donné ses lettres de noblesse à cette façon si particulière d'aborder les grands thèmes existentiels non plus en philosophe, comme on le faisait sous l'Antiquité et la Renaissance, pas même en moraliste, mais en amateur éclairé et capricieux. Il aborde quantité de sujets : les différences entre peuples et cultures, le relativisme de l'histoire, les multiples visages de la foi et du moi..., sans

jamais les traiter exhaustivement. Il écrit comme on discute, entre amis, comme il devait le faire avec La Boétie.

SPIRALE — Et il dit « je », aussi...

CLAUDE ARNAUD — Il dit « je » constamment, une chose très peu courante alors, mais qui a contribué à assurer aux *Essais* un très grand succès : encore aujourd'hui, on reste surpris par ce ton si personnel — jusqu'à l'arbitraire, la désinvolture. Montaigne m'a donc été un motif d'émulation, et à plusieurs titres, car il a été le premier à décrire cette espèce de flottement, de construction et de déconstruction permanente qui affecte notre personne. C'est aussi la règle qui préside à l'écriture de son propre livre : les *Essais* ont en quelque sorte une identité variable.

SPIRALE — C'est aussi ce que vous avez voulu faire avec le vôtre : pas de méthode ?

CLAUDE ARNAUD — Je n'en avais pas vraiment, en écrivant *Qui dit je en nous ?*, mais j'avais en revanche la ferme volonté de rendre de la façon la plus sensible, vertigineuse et attrayante possible les oscillations de notre moi. Si l'on ne s'y perd pas malgré tout, c'est que j'ai toujours veillé à ce que l'on sente, sous le châlut qui tague, la boussole qui montre le cap.

SPIRALE — Avez-vous pensé l'opposition entre les personnages ?

CLAUDE ARNAUD — J'ai essayé de créer des sortes d'échos entre eux. Il y a ainsi le « bon » imposteur qui, dans la France d'avant la guerre des religions, se substitue à un mari défaillant, lequel avait fui le domicile conjugal en abandonnant une femme et un fils : ce faux Martin Guerre, dont l'avidité est le moteur initial, cet imposteur cynique qui prépare avec soin la substitution, va peu à peu s'améliorer, jusqu'à finir par s'imposer comme le merveilleux mari et l'excellent père dont « sa » femme rêvait — ils donnèrent au fils du vrai Martin Guerre une petite sœur.

À ce « bon » escroc répond l'imposeur sanglant qu'est Jean-Claude Romand. Lui est bien le mari de sa femme, mais il n'est pas le mari que sa femme pense avoir épousé. Le n° 2 de l'Organisation mondiale de la santé qu'il est supposé être n'existe pas : Romand n'a en vérité ni travail ni salaire, c'est un affabulateur qui vit en arnaquant les membres de sa famille et qui, sur le point d'être découvert, va tuer ses parents, sa femme et ses deux enfants. « Guerre » et Romand sont les deux temps d'une même dialectique : le bon, paradoxalement, est celui qui a volé son identité et son destin à un homme absent. Le mauvais est celui qui a bien été le mari légal de sa femme, et a fait vingt ans durant son bonheur, mais qui lui a menti de bout en bout et va finir par l'assassiner.

La même opposition se retrouve entre Kurt Gerstein et Benjamin Wilkomirski. Au départ sincèrement nationaliste, Kurt Gerstein comprend dès la fin des années 1920 quelle horreur les Nazis préparent. Il infiltre la SS pour observer ses méthodes et dire aux Allemands — puis aux étrangers quand il constate qu'on ne le croit pas — les infamies qui se trament en leur nom. Même si son bilan est ambigu (il alla très loin dans son rôle d'assassin légal), Gerstein est donc un imposteur du bien. Son pendant maléfique serait Wilkomirski : en se faisant passer pour un Juif qui aurait été déporté enfant, puis forcé d'abandonner toute mémoire de ses origines par ses nouveaux parents, ce jeune Suisse adopté par une riche famille bourgeoise protestante a entraîné dans son mensonge des centaines de supporters sincères, dont de nombreux rescapés. Le livre fonctionne donc par couples dialectiques, Von Stroheim et Joseph Roth, Pessoa et Pirandello étant unis par de semblables oppositions complémentaires.

SPIRALE — C'est à Wilkomirski que vous consacrez le plus de pages. Pour quelle raison ?

CLAUDE ARNAUD — Parce qu'on dispose de beaucoup de renseignements sur lui, et que sa qualité de fausse victime en fait un révélateur des enjeux identitaires contemporains. Pour le faux Martin Guerre, qui a vécu au XVI^e siècle, je n'avais que les comptes rendus des tribunaux ; la presse n'existait pas encore et la psychologie restait balbutiante. Les gens n'avaient évidemment pas l'habitude de s'analyser et de s'entre-commen-

ter en permanence : Dieu expliquait encore tout. On a donc très peu de données sur l'intimité des acteurs de cette histoire incroyable. Wilkomirski, à l'inverse, était entouré de psychiatres et de psychologues ; il a rencontré des centaines de journalistes, s'est expliqué dans des dizaines de centres culturels et d'universités, a été filmé un nombre incalculable de fois. Toutes ces traces m'ont permis de reconstituer en détail la manière dont cet enfant gâté s'y est pris pour se faire passer pour un rescapé de la Shoah. Car le diable, dans les affaires d'imposture, est dans les détails : tout le monde a pu rêver à un moment de devenir quelqu'un d'autre, mais se faire passer pour cet autre, concrètement, est extrêmement délicat. Wilkomirski y a englouti son temps, sa fortune, son intelligence ; vingt ans d'intrigues et de recherches lui ont été nécessaires pour asseoir son mensonge : il est même allé jusqu'à racheter les archives d'un juge du tribunal de Nuremberg.

SPIRALE — Un de ces personnages vous semble-t-il plus riche d'enseignements ?

CLAUDE ARNAUD — Ils illustrent tous une part du processus que nous empruntons pour nous construire. À travers ces êtres auto-modifiés, j'essaie d'illustrer le travail que nous effectuons aussi pour devenir nous-mêmes — une tâche ardue, puisque nous ne sommes rien au départ, non plus. Nous naissons blancs, si l'on peut dire : nos parents, notre entourage, notre pays, notre foi, notre nation, contribuent très tôt à nous donner des couleurs, à faire quelque chose de nous — mais le résultat n'est que très partiellement nous. Nous devons encore travailler à incarner ce corps qu'on a reçu en naissant, à assumer ce nom propre et ce prénom qui nous ont été imposés, bref à remplir cette page blanche qui a été dessinée pour nous.

Le faux Martin Guerre est celui auquel je me suis le plus attaché, cependant. Je trouve merveilleux que ce petit escroc ait su mériter l'amour de la femme qui était, *a priori*, sa victime : à force de vouloir mettre la main sur un héritage confortable, il a été rattrapé par sa propre imposture et a fini en mari idéal. Il y a là quelque chose de très romanesque : dans cette galerie d'imposteurs que la société a pour la plupart durement sanctionnés, Martin Guerre est le

seul qui fasse rêver. Revenir sur ce cas célèbre, c'était dire que devenir quelqu'un d'autre permet parfois de se dépasser — la réciproque étant aussi vraie. Ce serait l'équivalent, pour l'histoire individuelle, de la ruse que Hegel voit active dans l'Histoire.

Wilkomirski, à l'inverse, est un être catastrophique, pitoyable et assez vite odieux : se faire passer pour la victime des victimes, alors qu'on a grandi dans la soie ! Kurt Gerstein est à l'inverse un être magnifique, mais sa situation est profondément angoissante. On ne souhaite à personne son destin : téméraire, presque donquichottesque, ce saint nietzschéen aura été dépassé par les événements, et finira broyé par le système qu'il avait cru pouvoir dominer.

SPIRALE — Votre conclusion est parfois dure pour nos contemporains.

CLAUDE ARNAUD — L'identité, pour les Anciens, est le cadet de leurs soucis. Le Grec se définit selon qu'il est maître ou esclave, Athénien, Spartiate ou Lacédémonien, homme ou femme. Le reste — ce que nous percevons aujourd'hui comme l'essence de notre identité de sujet — ne le préoccupe pas. Ce n'est qu'à la fin de l'Antiquité grecque et au début de la romaine qu'on voit émerger le « souci de soi » (Foucault) : stoïciens et épicuriens essayent de donner au citoyen libre une sorte de *vademecum* capable de l'aider à mener cette fameuse « vie bonne » qui obsède l'Antiquité. Mais ce n'est que le début du processus d'individualisation, que vont encourager ensuite le christianisme, par l'examen de conscience, la Renaissance, le Protestantisme puis les Lumières. Le terme en est le moi bourgeois du XIX^e siècle — un moi solide, campé et sûr de lui, qu'on a pu qualifier d'impérialiste.

Les gens, alors, doivent encore avoir une seule identité et pas deux. Les impostures, du coup, sont très lourdes : il faut *devenir* complètement quelqu'un d'autre. Aujourd'hui, avec le triomphe de l'individualisme opportuniste, l'imposture s'allège et se banalise. On ne demande plus aux individus de s'en tenir à une seule identité ; ils ont acquis la possibilité de changer de foi, de culture ou de sexe — c'est même devenu un droit reconnu, dans certains pays. On ne se fait plus radicalement autre, quand on est las de soi, on se fait juste passer pour un autre *pour un temps seu-*

lement. On assiste à une succession de voyages identitaires, à une série d'*ego trips* — qui peuvent donner lieu à des impostures légères, qui ne sont plus trop sanctionnées, socialement, et peuvent même ouvrir à une micro-gloire médiatique.

Mais ces impostures-là ont aussi un prix élevé ! Quand Michael Jackson modifie ses traits, décolore sa peau et défrise ses cheveux, quand la plasticienne française Orlan prend son propre corps comme objet esthétique et le modifie à travers des opérations chirurgicales, jusqu'à s'infliger une sorte de boucherie, ils illustrent ce pouvoir qui nous a été donné par la technique, la culture — et la loi parfois — de transformer notre corps, de le faire changer de couleur, de sexe, d'apparence, mais aussi le prix que comporte ce pouvoir.

SPIRALE — Le livre se termine de façon relativement optimiste : le *nom propre* devient très important pour l'individu contemporain. « L'identité réapparaît lorsqu'on pense moins au je, lorsqu'on se laisse vivre, lorsqu'on plonge dans une collectivité euphorique. »

CLAUDE ARNAUD — Cette tendance à faire de l'identité, ce bloc autrefois hérité, une formule amendable, à changer ce meuble psychique en une sorte de kit à monter soi-même, représente une opportunité pour le sujet : le fait qu'il puisse devenir réellement lui-même conforte son souci grandissant d'authenticité. En revanche, quand l'hyper-individualisme ambiant le persuade qu'il est le seul et unique producteur de son être, s'instaure à mes yeux une autre forme d'imposture. Car on n'est jamais seul à la produire, cette identité : on a été conçu et formé, et l'on ne cesse de se faire / défaire au contact d'autrui. Même quand on rejette son éducation — surtout là, peut-être —, il en reste quelque chose. Le besoin persiste, quoi qu'il en soit, d'une identité capable de nous assurer une sorte de continuité dans le temps ; comme celle-ci est de moins en moins assurée par la culture, le nom propre vient, en dernier recours, rappeler au sujet qu'il est bien une donnée persistante. Et si ce nom accède à la notoriété, c'est encore mieux.

L'individu, en somme, ne peut se concevoir uniquement comme une pure proposition deleuzienne, rhizomique. Le prix à payer pour ce genre

de dérive est parfois très lourd, je l'ai constaté dans ma propre famille. Beaucoup de gens ont adhéré à une vision postromantique et positive de la folie, avec la publication de *L'Anti-Edipe*, lors du deleuzisme triomphant; j'étais pour ma part sceptique quant à l'« opportunité rayonnante » qu'offrirait une déconstruction identitaire totale. Le bénéfice d'une schizoidie culturelle délibérée existe bel et bien, mais on voit aussi les dangers d'une dilution qui rend les sujets infiniment plus manipulables; il existe aussi des forces qui tendent à faire circuler les hommes aussi vite que les marchandises. Ce libre-marché, ce « libre-échangeisme » généralisé, fait aussi des dégâts, quant il touche l'identité.

SPIRALE — D'où cette allusion à la collectivité euphorique...

CLAUDE ARNAUD — Je rappelle en effet qu'on se révèle aussi parfois à travers des collectivités : un groupe humain, une chorale même, favorisent des moments partagés où l'identité se découvre à elle-même. Mais notre tendance à l'individualisme est très ancienne : Montaigne n'a pas surgi en France par hasard.

SPIRALE — Selon vous, les praticiens de l'autofiction contemporaine « *peinent à donner une unité narrative à leur moi* ». Que voulez-vous dire ?

CLAUDE ARNAUD — À force de se couper de ce qui définit l'individu à travers son environnement, l'autofictionneur s'ampute lui-même parce que, je le répète, l'identité excède le soi. Notre personnalité est aussi dans les gens avec qui on a vécu, que l'on a aimés, qui nous ont élevés et qui nous ont

transmis quelque chose d'eux ou à qui on a donné de nous à travers la pédagogie, l'amour, l'amitié. Il y a quelque chose de pollinique dans la relation interindividuelle et ce pollen, s'il passe par nous, on ne le contrôle pas. L'autofictionneur me fait parfois penser à un boutiquier qui inventorierait ses graines en disant : « voilà, ça c'est moi », alors que le « pollen identitaire » est déjà ailleurs. Je trouve souvent pauvre cette dimension presque villageoise du moi, dans l'autofiction à la française. Je crois pour ma part que le moi voyage, qu'il déborde de notre enveloppe corporelle et mentale : l'individu est aussi dans la société qui l'entoure, dans le groupe humain dont il dépend. La littérature autofictionnelle tend à abolir le réel, à n'en faire plus qu'une sorte de chimère absurde et hostile pour le narrateur; à mes yeux elle se trompe doublement.

SPIRALE — Vous serez toujours soit biographe, soit romancier...

CLAUDE ARNAUD — Je ne me vois pas en propriétaire de moi-même, plutôt en locataire. Je suis la somme des consciences qui ont habité mon corps, et des corps qui ont porté ces consciences. C'est donc à travers la biographie et le roman que je tends à chercher cette unité qui m'échappe : une telle récapitulation ne peut être que narrative et fictive à la fois.

La réalité est tellement vaste, et notre être si opaque, que je dois redéfinir en permanence ce qui me tient lieu de réel et de personnalité. Il me faut avoir l'air d'inventer ce qui m'a créé. Même quand j'essaie d'être le plus exact possible, j'ai encore l'impression d'affabuler. Mais sans doute ne suis-je pas si seul dans ce cas... ●

Chih-Chien Wang, tiré de « *City Move Souvenir* », 2005
Video, 23 minutes
Gracieuseté de l'artiste

